

Clairvaux, « École d'amour », sous l'abbatit de saint Bernard¹

Saint Benoît, à la fin du prologue de sa Règle, affirme que son propos est de « fonder une école du service du Seigneur² ». L'attachement des cisterciens du XII^e siècle à la règle de saint Benoît est bien connu ; cependant, sur ce point, comme sur d'autres d'ailleurs, ils ne se privent pas de la réinterpréter, de compléter et de développer ce qu'elle se limitait à suggérer ou à esquisser. Ainsi, pour eux, le monastère n'est pas seulement une école où l'on sert le Seigneur, mais « une école d'amour », où l'on apprend « l'art des arts », qui est l'art d'aimer³. On entre au monastère pour apprendre à aimer : aimer Dieu, ou plutôt accueillir son amour, car Dieu nous a aimés le premier (1 Jn 4,19), et notre amour ne peut être qu'une réponse ; et aimer le prochain. Les deux amours sont indissociables en régime chrétien : ils ne sont guère possibles l'un sans l'autre. Cela vaut à plus forte raison pour les cisterciens, qui ne sont pas des ermites, mais des cénobites : leur vie commune soutient et stimule leur recherche de Dieu, et la préserve de dangereuses illusions.

1. Cet article est la réélaboration d'une conférence donnée à l'abbaye de Cîteaux le 27 octobre 2015, dans le cadre d'un cycle de conférences et autres manifestations culturelles organisé par la République française pour commémorer le neuvième centenaire de la fondation de l'abbaye de Clairvaux. Je désignerai les œuvres de saint Bernard par les sigles adoptés dans l'édition actuellement en cours de publication dans la collection *Sources Chrétiennes* (désormais : *SC*), à savoir : *AdvA* = *Sermons pour l'Avent* ; *Csi* = *La Considération* ; *Ded* = *Sermons pour la dédicace de l'église* ; *Dil* = *L'Amour de Dieu* ; *Div* = *Sermons divers* ; *Ep* = *Lettres* ; *Hum* = *Les Degrés de l'humilité et de l'orgueil* ; *Humb* = *Sermon pour la mort d'Humbert* ; *Palm* = *Sermons pour le dimanche des Rameaux* ; *Pasc* = *Sermons pour la résurrection du Seigneur* ; *PP* = *Sermons pour la fête des saints Pierre et Paul* ; *SCt* = *Sermons sur le Cantique* ; *Sent* = *Sentences* ; *Sept* = *Sermons pour la Septuagésime*. Autres abréviations : *PL* = *Patrologie Latine*, Migne ; *SBO* = *Sancti Bernardi Opera*, éd. J. Leclercq, H. Rochais, Ch. H. Talbot, Rome 1957-1977.

2. *Dominici schola servitii*.

3. Nous trouvons ces expressions sous la plume de GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Nature et dignité de l'amour*, *PL* 184, respectivement 26, 396 D (« *specialis caritatis schola* ») ; 1, 379 C (*ars est artium ars amoris*).

Or, un fait qui ne laisse pas d'impressionner les historiens du XII^e siècle, c'est l'essor extraordinaire du monastère de Clairvaux sous l'abbatit de Bernard. De toute l'Europe, on accourait vers la claire vallée pour voir cet homme, se placer sous sa conduite, écouter sa parole, suivre ses exemples, se joindre à la communauté de ses disciples⁴. Assurément, le charisme personnel de Bernard et sa façon de concevoir et d'exercer son ministère d'abbé expliquent, en grande partie, l'afflux prodigieux de recrues à Clairvaux pendant son abbatiat. Je me propose ici de mettre en lumière les principes fondamentaux qui ont inspiré son gouvernement et son enseignement, et qu'il a mis en œuvre pour faire de son monastère une véritable école d'amour, *schola caritatis*.

Mon propos comportera trois points, développés en trois paragraphes que j'ai ainsi intitulés :

1. Le fondement de la vie commune : la miséricorde mutuelle ;
2. Aspiration à l'unité et respect de la différence ;
3. Le bonheur de vivre ensemble.

Enfin, dans un paragraphe conclusif, j'essayerai de répondre à cette question : saint Bernard a-t-il réussi à réaliser son idéal, et dans quelle mesure ?

1. Le fondement de la vie commune : la miséricorde mutuelle

Pour ce qui est de la miséricorde mutuelle comme fondement de la vie commune, saint Bernard a posé les bases de sa doctrine dès l'un de ses premiers ouvrages, le *Traité sur les degrés de l'humilité et de l'orgueil*⁵. La miséricorde y est mise en rapport avec l'humilité et avec la vérité. L'humilité est une vertu qui n'a pas bonne presse aujourd'hui : on croit souvent qu'elle consiste à s'écraser, à mortifier les dons qu'on a reçus. Or, cela n'est pas l'humilité, mais l'humiliation. L'humiliation est la caricature de l'humilité. Bernard donne de l'humilité cette définition fulgurante : l'humilité, c'est la vérité ; elle consiste à faire la vérité en soi-même⁶. Il s'agit de se regarder tel qu'on est, sans masque, sans maquillage, sans oripeaux, alors que l'homme est si souvent porté à jouer un personnage, devant les autres mais aussi devant lui-même, et jusque devant Dieu. Cette reconnaissance lucide et honnête de sa propre misère est le chemin qui

4. Cf. A. DIMIER, *Saint Bernard « pêcheur de Dieu »*, Paris 1953 ; A. DIMIER, « Saint Bernard et le recrutement de Clairvaux », *Revue Mabillon* 42 (1952), p. 17-30, 56-68, 69-78.

5. *Hum*, chap. II-V (*SBO* III, p. 18-30).

6. « La perfection de l'humilité est la connaissance de la vérité » : *Hum* II, 5 (*SBO* III, p. 20 ; trad. personnelle).

conduit à l'humilité⁷. C'est pourquoi Bernard attribue un rôle essentiel à la connaissance de soi dans la vie spirituelle. La connaissance de soi, pour notre saint, n'est pas une introspection psychologique, une sorte de psychothérapie avant la lettre, mais un jugement dans la foi : il s'agit de se juger en vérité à la lumière de la Parole de Dieu, qui démasque notre péché, mais nous révèle en même temps la divine miséricorde.

Or, cette expérience que l'homme fait de sa propre misère et du besoin qu'il a de la miséricorde de Dieu, change aussi ses relations avec les autres. Cet homme, dit Bernard, « fuit de la justice à la miséricorde⁸ ». Il se découvre solidaire du péché d'autrui, car il se sait pécheur lui-même. Il peut alors comprendre ses proches et les accueillir dans leur faiblesse, les aider dans un esprit de douceur, de patience, au lieu de les juger avec colère⁹. L'orgueil de celui qui se croit juste le rend dur et méprisant à l'égard des autres, comme le pharisien de la parabole¹⁰. En revanche, celui qui a reconnu son péché à la lumière de la miséricorde devient humble : il ne juge plus les autres, car il sait qu'il n'est pas meilleur qu'eux, et que la miséricorde de Dieu s'étend à tous les hommes.

Bernard revient maintes fois sur ce thème. Ainsi, dans le sermon 44 sur le Cantique, il affirme :

L'examen de soi-même produit en chacun la mansuétude à l'égard de tous. L'homme suit alors le très sage conseil de Paul (cf. Ga 6, 1), pour savoir montrer une tendre compréhension à ceux qui ont été pris en faute : il s'examine lui-même, de peur d'être tenté lui aussi. N'est-ce pas là que s'enracine l'amour du prochain¹¹ ?

Le chemin obligé pour parvenir à la compassion, autrement dit à la charité, est donc l'examen de soi-même, la traversée de ses propres zones d'ombre. Nous retrouvons cette idée dans un très beau passage d'un sermon pour la résurrection du Seigneur, où Bernard cite un épisode des *Vies des Pères du désert* : « Un saint vieillard, lorsqu'il avait entendu dire que l'un des frères avait péché, pleurait amèrement en disant : "Lui aujourd'hui et moi demain¹²". » Et Bernard de commenter : « À pleurer ainsi sur lui-même, était-il, à ton

7. *Hum* IV, 13-15 (*SBO* III, p. 26-28).

8. *Hum* V, 18 (*SBO* III, p. 29 ; trad. personnelle).

9. *Hum* IV, 13-14 (*SBO* III, p. 26-27).

10. *Hum* V, 17 (*SBO* III, p. 29) ; cf. Lc 18, 9-14.

11. *SCt* 44, 4 (*SC* 452, p. 245). Je cite les *Sermons sur le Cantique* d'après l'édition en cinq tomes parue dans *SC* : BERNARD DE CLAIRVAUX, *Sermons sur le Cantique*, éd. P. Verdeyen – R. Fassetta, tomes 1-5, Paris, 1996, 1998, 2000, 2003, 2007, respectivement *SC* 414, 431, 452, 472, 511.

12. Cf. *Vitae Patrum, Palladii Lausiaca* 1001, 10, *PL* 74, 380 B. Bernard cite librement.

sens, sans compassion envers son frère¹³ ? » C'est de cette façon que se manifeste une sorte de solidarité, où celui qui pleure sur le péché de l'autre, pleure en même temps sur son propre péché.

Bernard reprend ici à son compte le chap. 72 de la règle de saint Benoît, « Du bon zèle que doivent avoir les moines », où Benoît exhorte ses religieux à supporter avec une extrême patience (*patientissime*) les infirmités physiques et morales de leurs frères. Mais Bernard va plus loin que son maître. Car il ne le sait que trop : si les frères qui forment une communauté monastique sont un don merveilleux du Seigneur, ils sont aussi, parfois, un poids bien lourd à porter. Comment réagir alors aux mouvements d'impatience, d'humeur, qui sont inévitables dans la vie commune ?

Or, Bernard montre à ses frères comment parvenir à cette patience, quelle méthode mettre en œuvre pour passer de l'agacement, du jugement sévère, à la compréhension et à l'accueil – passage qui est loin d'être évident. Cette méthode est fondée sur la compassion, au sens étymologique du mot : pâtir avec.

Les hommes devinent les besoins des autres en partant des leurs propres, apprennent par leurs propres souffrances à compatir à ceux qui souffrent¹⁴.

Mais cette compassion ne se réduit pas à une bienveillance d'ordre purement naturel, une sorte de philanthropie. Bernard ancre cette doctrine dans une contemplation de l'abaissement du Christ, Dieu qui, en se faisant homme, a pris la condition de serviteur. La compassion fraternelle trouve ainsi son fondement et son modèle dans la compassion de Dieu et du Christ :

Pour avoir un cœur compatissant à la misère d'autrui, il faut d'abord que tu connaisses la tienne propre, afin que tu découvres dans ta propre âme l'âme de ton frère, et apprennes de toi-même comment le secourir, à l'exemple de notre Sauveur qui a voulu souffrir pour savoir compatir, devenir misérable pour apprendre à avoir pitié¹⁵.

Remarquons au passage que Bernard énonce ici une idée très originale et très audacieuse : c'est par la com-passion, le pâtir-avec, autrement dit par le partage de notre condition humaine, de nos infirmités, que Dieu lui-même a appris par expérience en Jésus-Christ la miséricorde qu'il possédait de toute éternité par nature. « Il devint ce qu'il était, et il apprit ce qu'il savait¹⁶. » Bernard établit une distinc-

13. *Pasc* 2, 4, dans SAINT BERNARD, *Sermons pour l'année*, par P.-Y. Émery, Brepols-Taizé, 1990, p. 489 (désormais : Émery).

14. *Hum* V, 18 (*SBO* III, p. 30 ; trad. personnelle).

15. *Hum* III, 6 (*SBO* III, p. 21 ; trad. personnelle).

16. *SCt* 56, 1 (*SC* 472, p. 139).

tion, subtile mais très profonde, entre la miséricorde naturelle et éternelle de Dieu, et la miséricorde qu'il a acquise en faisant l'expérience concrète de la misère dans une chair d'homme. Et cette deuxième miséricorde apprise par expérience a enrichi la première miséricorde de Dieu, celle inhérente à sa nature. « Dieu n'a pas abandonné sa première miséricorde, mais il lui a ajouté la seconde. Il ne l'a pas changée, mais multipliée¹⁷. » Je souligne la hardiesse théologique de cette idée : l'Incarnation a apporté à Dieu quelque chose qu'il n'avait pas auparavant.

Dans la vie concrète, Bernard a toujours fait preuve de la plus grande miséricorde envers ses frères. En écrivant à un autre abbé pour l'engager à réadmettre dans sa communauté un moine fugitif, il déclare que, pour lui, la miséricorde est à ce point irrésistible que si, par impossible, elle était un péché, il ne pourrait pas se retenir de le commettre¹⁸. Or, cette miséricorde mutuelle se traduit avant tout dans une grande patience, dans la capacité de supporter les infirmités physiques et morales des personnes avec lesquelles on vit, comme l'avait dit saint Benoît. C'est ainsi que Bernard sait accueillir et supporter les moines indiscrets qui, pour des raisons futiles, viennent l'importuner dans ses rares moments de loisir, alors qu'il voudrait s'isoler avec le Christ et vaquer à la contemplation¹⁹. Mais ses frères, eux aussi, ont dû apprendre à le supporter. Tout d'abord, la santé de Bernard, abîmée par les pénitences excessives qu'il s'était imposées pendant son noviciat, exigeait un régime d'exception, dont son biographe, Guillaume de Saint-Thierry, ne cache pas qu'il pesait parfois sur les frères comme une « triste nécessité²⁰ ». Ensuite, Bernard connaît bien ses défauts et n'hésite pas à les reconnaître dans tel passage autobiographique de ses sermons : « La tristesse, la colère, l'impatience²¹. » Aussi la vie commune devient-elle ce lieu où chacun apprend à porter les faiblesses des autres, afin d'être porté à son tour : « Portez les fardeaux les uns des autres, vous accomplirez ainsi la loi du Christ », selon la parole de saint Paul (Ga 6, 2).

Cependant, la vie commune exige aussi, parfois, qu'on sache faire à tel frère une remarque, nécessaire pour le bien de la communauté et de l'intéressé lui-même. C'est ce qu'on a appelé, dans la tradition monastique, la correction fraternelle. Cette tâche difficile, qui

17. *Hum* III, 12 (*SBO* III, p. 26 ; trad. personnelle).

18. *Ep* 70 (*SBO* VII, p. 172-173).

19. *SCt* 52, 7 (*SC* 472, p. 75-77).

20. GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Vita prima sancti Bernardi Claraevallis abbatis*, livre I, 40 (*Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis* 89 B), Turnhout, 2011, p. 63 (désormais : *Vita prima*, *CCM* 89 B).

21. *SCt* 30, 7 (*SC* 431, p. 411).

demande beaucoup de tact et de délicatesse, incombe en premier lieu, mais pas uniquement, au supérieur. Dans de tels cas, la sévérité devra toujours être tempérée par l'indulgence ; et Bernard a su montrer qu'elle peut aussi s'accompagner d'un bon mot, d'un sourire, pour désamorcer toute agressivité, pour dorer la pilule, comme l'on dit. Voici un exemple, parmi d'autres, de cet humour formateur. L'un des anciens biographes de Bernard, Jean l'Ermitte, raconte ce menu fait, survenu à Clairvaux, concernant un moine qui refusait d'aller à la vaisselle lorsque c'était son tour de service : « Un jour que le bienheureux Bernard était en son chapitre de Clairvaux, on se plaignit d'un frère qui négligeait de laver les écuelles à la cuisine quand c'était son tour de semaine. » Bernard le réprimanda. « Mais lui, confus, marmonnant quelque parole sotte et puérile entre les dents, dit pour s'excuser que ce travail à la cuisine était trop vulgaire et trop sale. » Bernard l'admonesta sévèrement, mais termina néanmoins sa sermonne par un bon mot : « Mon fils, sois aussi prompt à laver les écuelles que tu es empressé à manger ce qu'on te sert dedans²² ! » On imagine sans peine l'hilarité de la communauté.

Par ailleurs, Bernard reconnaît que le supérieur, lui aussi, peut avoir parfois besoin de recevoir une remarque, voire une correction ; il se peut même que, en telle circonstance, on soit obligé de lui résister :

Dieu nous commande de pratiquer le bien et de nous abstenir du mal [...] Si l'homme que le Seigneur a placé sur nos têtes prétend avoir un autre avis, changeant les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres, s'il nous ordonne même d'abandonner le bien dont je viens de parler et de nous attacher au mal, on doit repousser courageusement l'ordre de ce supérieur et affirmer librement : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes²³.

Il est inévitable que dans une communauté se produisent parfois des frictions, des accrochages et même des esclandres. Aussi, pour la paix entre les frères, est-il, au plus haut point, important que chacun sache reconnaître ses torts. Bernard en a donné l'exemple. Il nous en a fait le récit, avec la plus grande franchise, à la fin de sa *Lettre 70*²⁴. Un jour, lors d'une violente colère, il avait expulsé du monastère son propre frère Barthélemy, qui avait trouvé refuge dans une grange voisine. Ensuite, s'étant ravisé, il voulut le rappeler, mais Barthé-

22. JEAN L'ERMITE, *Vita quarta sancti Bernardi abbatis*, livre II, 17, *PL* 185, 549-550 (trad. personnelle).

23. *Div* 41, 3 (*SC* 518, p. 245-247). Je cite les *Sermons divers* d'après l'édition en trois tomes parue dans *SC* : BERNARD DE CLAIRVAUX, *Sermons divers*, éd. F. Callerot – P.-Y. Émery, tomes 1-3, Paris, 2006, 2007, 2012, respectivement *SC* 496, 518, 545.

24. *Ep* 70 (*SBO* VII, p. 173).

lemy répondit qu'il avait été chassé injustement, et qu'il ne reviendrait que s'il était reçu à son rang d'ancienneté, et non au dernier rang, comme la Règle bénédictine²⁵ le prescrit pour les frères qui ont quitté le monastère. Bernard, se méfiant de son propre jugement, en raison des liens familiaux, soumit la question à la décision de la communauté. Celle-ci se prononça en faveur de Barthélemy au cours d'une délibération capitulaire, à laquelle le père abbé s'était abstenu de prendre part. Bernard se rangea à l'avis de ses moines : il rappela Barthélemy et le réinstalla à son rang, ayant ainsi reçu, avec humilité, de la part de son frère et de sa communauté, une bonne leçon.

2. Aspiration à l'unité et respect de la différence²⁶

Pour Bernard, le modèle parfait de toute communauté chrétienne et monastique est Dieu lui-même, un en trois Personnes : en lui, l'unité absolue coïncide avec une diversité si grande que cette différence même constitue chaque Personne de la Trinité²⁷. Ainsi, le mystère de la Trinité est le modèle à la fois de la communion entre les frères et du respect de la différence.

Cela, c'est l'idéal ; mais la réalité est souvent bien plus complexe et plus difficile à vivre. L'unité de la communauté monastique repose sur le partage des mêmes valeurs, des mêmes convictions profondes : « Votre vocation vous a appelés à une seule espérance », dit saint Paul (Ep 4,4) ; plus proche de nous, Saint-Exupéry a écrit très justement : « Aimer, ce n'est point nous regarder l'un l'autre, mais regarder ensemble dans la même direction²⁸. » Toutefois, pareille unité est à reconstruire laborieusement chaque jour. Bernard ne se fait aucune illusion sur ce que sont les moines, sur tout ce dont ils sont capables en fait de faiblesses humaines ; il ne s'évade pas dans l'image idéalisée d'une communauté de saints. Plus d'une fois, il a dénoncé la médiocrité, la tiédeur, le manque d'amour, et même de fidélité à leur vocation, qu'il a pu constater chez certains moines. Un jour, il va jusqu'à s'écrier, dans un sermon :

25. RB 29, 2.

26. Pour ce paragraphe et pour le suivant, j'ai emprunté quelques indications à deux études de Dom Jean Leclercq : « S. Bernard de Clairvaux et la communauté contemplative » et « La communauté formatrice selon S. Bernard de Clairvaux », publiés dans J. LECLERCQ, *Recueil d'études sur saint Bernard et ses écrits*, t. V, Roma 1992, respectivement p. 195-242 ; 279-298.

27. *Csi* V, 19 (*SBO* III, p. 483).

28. SAINT-EXUPÉRY, *Terre des hommes*, VIII, 3 dans *Œuvres (Bibliothèque de la Pléiade)*, Paris, Gallimard, 1959, p. 252.

Combien de mauvais poissons je suis contraint de traîner ! Combien de poissons agités et pénibles j'ai rassemblés dans mon filet, quand mon âme s'est attachée à vous²⁹ !

Dans un sermon pour le dimanche des Rameaux³⁰, il évoque l'impressionnante diversité qui existe entre ses moines, y compris sur le plan spirituel. Il s'inspire de la procession qui se déroule en ce dimanche pendant la célébration de la liturgie, et qui symbolise l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Or, dit-il, dans la procession des Rameaux il y en a qui marchent à différentes vitesses : il y a ceux qui foncent à toute allure et ceux qui traînent, les fervents et les tièdes, les délicats et aussi les durs, qui regimbent et ronchonnent sans arrêt. Ces derniers, Bernard les compare avec humour à l'âne sur lequel Jésus est assis : « Ils ne savent pas chanter, mais seulement émettre des braiments puissants et affreux. Il leur faut sans cesse des coups de bâton et d'éperons³¹. » Mais ils avancent quand même, et finalement ce sont eux qui portent le Seigneur !

Une telle disparité n'a rien d'étonnant. Les moines de Clairvaux étaient très différents entre eux, par leur milieu d'origine, leur tempérament, leur formation, leur âge, leur fonction. Toutes les classes sociales étaient représentées parmi les deux cents moines et plus, que comptait la communauté : des membres de la haute noblesse, dont certains même de sang royal, y côtoyaient des paysans venus des campagnes voisines. Il y avait des hommes issus de plusieurs provinces françaises où l'on parlait des dialectes différents, et aussi des étrangers venant des pays du nord ou du sud de l'Europe ; or, une telle cohabitation n'a jamais été facile. L'opposition entre les générations se manifestait parfois elle aussi, et Bernard a dû y faire face. Il a su avertir les jeunes moines des travers propres à leur âge, mais il a su également prendre leur défense vis-à-vis des anciens, souvent prompts à louer le bon vieux temps et à blâmer la jeunesse.

Il était impensable que dans un milieu tellement bigarré ne se produisît jamais aucun conflit. Comment faire pour gérer ces conflits inévitables, les apaiser, ou du moins les ramener à de justes proportions ?

Bernard a toujours clairement reconnu que l'unité communautaire admet des opinions et des prises de position divergentes au sujet des questions matérielles et des problèmes d'organisation³². En revanche, ce qu'il a toujours vigoureusement dénoncé et combattu n'est pas la

29. *Div* 34, 6 (*SC* 518, p. 199). Allusion à la parabole du filet dans *Mt* 13, 47-48.

30. *Palm* 2, 5-6 (Émery, p. 439-441).

31. *Ibid.* p. 440.

32. Cf. *Sept* 2, 3 (Émery, p. 244-245).

diversité, mais ce vice particulier qu'il appelle la « singularité » (*singularitas*). Il consiste non à se singulariser par quelque détail extérieur, quelque lubie – il y a toujours eu des originaux –, mais à faire bande à part, à se soustraire à l'observance commune et donc à se séparer de la communauté, même si l'on continue à vivre au milieu d'elle. La singularité signifie, pour un moine, chercher son propre intérêt, s'écarter de la volonté commune en préférant faire sa volonté propre ; elle conduit toujours à des apartés, à des cabales, à des conversations clandestines dans les couloirs : « Là où il y a singularité, il y a recoin ; mais là où il y a recoin, sans nul doute il y a saleté ou rouille³³ », s'exclame Bernard avec une image percutante.

Pour Bernard, la condition de l'unité communautaire – et aussi de l'union avec Dieu – est l'unification personnelle : que chacun soit en paix avec lui-même, bien dans sa peau. Tout se tient. Dès lors, il faut savoir donner du temps à Dieu, à soi-même et aux autres. À chacun de trouver l'équilibre qui lui convient.

Il nous faut mettre notre zèle à bâtir en nous un temple pour le Seigneur, avec le souci d'abord qu'il habite en chacun de nous, puis en nous tous ensemble [...] En premier lieu, donc, que chacun ait soin d'éviter tout désaccord avec soi-même³⁴.

Cependant, l'unité n'est pas l'uniformité. La recherche de la communion fraternelle ne doit pas étouffer la légitime diversité des caractères et la multiplicité des charismes que l'Esprit Saint répand généreusement à l'intérieur d'une même communauté. Cette diversité des dons et des grâces propres à chacun est un reflet de l'inépuisable magnificence divine. Ainsi, la vocation spécifique de chacun doit être respectée et mise au service de l'ensemble. Pour Bernard, nous devons apprendre à nous enrichir mutuellement de nos différences, dans un esprit d'ouverture et d'accueil. Alors la différence, au lieu d'être source de division et de conflit, peut devenir l'occasion d'une complémentarité bienfaisante. Dans un monastère, affirme Bernard, les dons de Dieu sont variés, comme les fleurs dans un jardin. Contre la tentation de la jalousie, Bernard donne un sage conseil à ses moines : si quelqu'un n'a pas l'une ou l'autre de ces qualités qui font la beauté de ses frères, qu'il l'admire en eux, qu'il la désire, qu'il s'efforce de l'imiter ; il l'acquerra ainsi moyennant le prix d'une « charité sincère ». Alors il pourra dire, avec le Psalmiste (Ps 132, 1) : « Qu'il est bon et agréable d'habiter en frères dans l'unité³⁵ ! »

33. *Ep* 11, 3, dans BERNARD DE CLAIRVAUX, *Lettres*, t. 1, éd. M. Duchet-Suchaux – H. Rochais (*SC* 425), Paris, 1997, p. 225 ; texte repris dans *Dil* 34 (*SBO* III, p. 149).

34. *Ded* 2, 3 (Émery, p. 818).

35. *Sent* III, 91, *SBO* VI-2, p. 140-141.

À la base de cette conception de la vie commune comme échange mutuel des biens que chacun a reçus, il y a une vision assez optimiste de l'homme que Bernard a exposée dans l'un de ses plus importants ouvrages, le traité *Sur l'amour de Dieu*. Puisque tout homme, y explique-t-il, partage avec tous les autres la même nature humaine, qui leur vient de Dieu, il est porté par nature à partager avec les autres hommes les dons qu'il a reçus. Encore faut-il qu'il suive ce penchant naturel, en obéissant à la Parole de Dieu et à l'inspiration de la grâce, au lieu de s'enfermer dans son propre égoïsme, dans la recherche exclusive de son bien-être. Avec beaucoup de sagesse et de réalisme, Bernard caractérise ainsi le premier degré de l'amour : « S'aimer soi-même pour soi-même³⁶. » Le point de départ est donc un amour de soi qui est nécessaire, qui structure la personnalité. Cet amour est bon et légitime, mais à la condition qu'il ne s'arrête pas à lui-même, qu'il accepte de s'ouvrir à l'amour du prochain. C'est là tout le processus qui fait passer de « l'amour charnel » ou égoïste, par lequel « chacun s'aime lui-même pour lui-même », à « l'amour social », qui s'étend à la communauté. C'est toujours le même amour : un juste amour de soi, qui « s'élargit en vue du bien commun³⁷ ». Ainsi, le partage de la même nature humaine fonde la communauté de vie, laquelle exige la communication aux autres des dons que chacun a reçus.

Toi aussi, mon frère, si tu as reçu quelque don d'en haut, ne tarde pas d'en faire part à tes compagnons [...]; alors tous te rendront le témoignage que, toi aussi, tu exhales les parfums les plus exquis³⁸.

Bernard compare cet amour social, « qui s'exerce dans la vie commune, à l'égard de ceux avec lesquels on vit », au sens du goût « à cause de sa plus grande douceur³⁹ ».

Par ailleurs, l'unité communautaire implique aussi le respect d'une certaine distance entre les personnes. Il ne s'agit nullement d'une unité fusionnelle. Bernard s'inscrit vigoureusement en faux contre le mythe de la transparence réciproque. Celle-ci sera l'apanage de la vie future dans le ciel. Ici-bas, elle serait une illusion dangereuse :

Dans cette vie-ci, il est impossible d'avoir une connaissance parfaite les uns des autres, et peut-être ne serait-ce même pas opportun. C'est dans la maison du ciel que la connaissance est l'aliment de l'amour ; ici, elle pourrait bien jouer au détriment de ce dernier. *Qui*, en effet, *peut se vanter d'avoir un cœur chaste ?* (Pr 20, 9). Aussi, à se voir

36. *Dil* 23, dans BERNARD DE CLAIRVAUX, *L'amour de Dieu. La grâce et le libre arbitre*, éd. J. Christophe et alii (SC 393), Paris, 1993, p. 119.

37. *Ibid.* p. 121. Cf. aussi *SCt* 44, 4-5 (SC 452, p. 245-249).

38. *SCt* 12, 5, à propos de Ct 1, 2 (SC 414, p. 265).

39. *Div* 10, 2 (SC 496, p. 229) ; *Sent* III, 73 (SBO VI-2, p. 109).

connu, quel risque de se sentir confus ; et d'autre part, à connaître, quel risque d'être scandalisé ! La connaissance ne sera heureuse que là où il n'y aura plus de souillure⁴⁰.

Sur ce point Bernard annonce, avec plusieurs siècles d'avance, les acquisitions de la psychologie moderne.

3. Le bonheur de vivre ensemble

Pour Bernard, la vie commune est une aide et un stimulant, une source de joie, une « douceur ». Il n'ignore pas toutes les dissensions, les récriminations, les murmures qui peuvent surgir à l'intérieur d'une communauté monastique, comme de tout groupe humain ; cependant, il conserve une confiance absolue dans la valeur de la vie communautaire. Elle est tout d'abord le lieu d'une formation réciproque, d'une entraide et d'un soutien mutuel. A ce propos, je vais citer un texte où Bernard met en lumière le rôle pédagogique, éducateur de la communauté, vue comme un milieu qui favorise la maturation humaine et la croissance spirituelle de chacun :

À nos frères parmi lesquels nous vivons, nous sommes tenus, de par le droit de la fraternité et de la solidarité humaine, de leur apporter conseil et secours [...] L'occasion d'agir ne te manquera pas, pourvu que toi, tu ne manques pas d'amour fraternel. Et j'estime qu'il n'est pas de meilleur conseil que l'exemple par lequel tu t'efforces d'enseigner à ton frère ce qu'il faut faire et ne pas faire. Tu le stimules ainsi à s'améliorer, et tu le conseilles, non pas en paroles ni avec ta langue, mais en actes et en vérité. Peux-tu offrir à ton frère un secours plus utile et plus efficace que de prier pour lui avec ferveur, sans te dérober par ailleurs au devoir de reprendre ses fautes ? En outre, non seulement tu éviteras de lui créer le moindre obstacle, mais tu mettras tout le soin dont tu es capable, tel l'ange de la paix, pour supprimer devant lui les scandales qui s'opposent au règne de Dieu [...] Si tu te montres pour ton frère un conseiller et un soutien de cette sorte, tu lui rends ce que tu lui dois⁴¹.

La prière et le conseil doivent s'accompagner, à l'occasion, d'actes concrets de délicatesse, d'affection, de tendresse même. Bernard savait trouver des gestes exquis pour montrer sa sympathie et pour encourager. Un jour, à Clairvaux, il monta au logement des novices, tandis que ceux-ci étaient à table. Il était accompagné d'un frère convers qui portait une corbeille remplie de fromages. Et, s'approchant de chacun des novices, il lui en donna un bon morceau en lui

40. *Ded* 2, 4 (Émery, p. 819).

41. *AdvA* 3, 5 (Émery, p. 55-56).

adressant cette parole de l'Écriture (1 R 19, 7) : « Mange, mon frère, car il te reste un bien long chemin à faire⁴². »

Le premier biographe de Bernard, Geoffroy d'Auxerre, qui fut son secrétaire et ensuite son successeur comme quatrième abbé de Clairvaux, se plaît à faire ressortir d'une façon spéciale sa sollicitude paternelle à l'égard des novices du monastère. Particulièrement touchant est le récit que Geoffroy fait de la grave crise, à la fois physique et spirituelle – aujourd'hui on parlerait de dépression – qui l'affecta pendant son année de noviciat, alors que Bernard était absent. Il en fut délivré grâce à la prière de Bernard, « qui – écrit Geoffroy – connaissait parfaitement en esprit tout ce qui se passait dans mon cœur », et qui le lui révéla à son retour. L'épisode du novice Albéric, « ébranlé par une tentation soudaine et très violente, tout près de tomber », est encore plus saisissant : Bernard, « qui était à un jour de marche de là, connaissant tout cela par une révélation du Seigneur, se leva de nuit, à l'heure même, et se mit en route rapidement pour le reconforter⁴³. »

Cet épisode nous montre que l'entraide fraternelle se réalise aussi par le soutien que la communauté offre à chacun de ses membres dans sa quête personnelle de Dieu : c'est ce qu'on appelle l'accompagnement ou la direction spirituelle. De tels entretiens spirituels se pratiquaient non seulement avec l'abbé, mais aussi avec les « frères spirituels⁴⁴ », c'est-à-dire les moines dont l'expérience et la maturité inspiraient confiance⁴⁵. Dans son *Sermon pour la mort de Dom Humbert*, saint Bernard nous a parlé de la direction spirituelle que lui-même et d'autres frères avaient reçue de ce moine :

Quelles qualités ne montrait-il pas dans ses conseils ! Pur, oui, et plein de discernement – ce que j'ai éprouvé d'autant mieux que j'ai plus souvent frappé à la porte de son cœur. Mais je ne suis pas le seul à avoir éprouvé cela : tous, tant que vous êtes, vous en avez fait l'expérience. Qui, en effet, pouvait être atteint par le nombre ou la grandeur des tentations, sans apprendre de sa bouche la racine de la tentation et le remède pour s'en guérir⁴⁶ ?

Ces entretiens portaient sur les difficultés que chacun rencontrait dans sa vie spirituelle, les doutes, les tentations, les zones d'ombre, les fautes, mais aussi les joies et les grâces reçues. C'est là un point

42. CONRAD D'EBERBACH, *Le Grand Exorde de Cîteaux*, sous la direction de J. Berlioz, VI, 10, 11-13, Turnhout/Cîteaux, 1998, p. 398-399.

43. GEOFFROY D'AUXERRE, *Notes sur la vie et les miracles de saint Bernard* I, 45, Paris, 2011 (SC 548), p. 159.

44. *Sent* I, 26 (SBO VI-2, p. 16).

45. Cf. les *spiritales seniores* dont parle la règle de S. Benoît (46, 5).

46. *Humb* 4 (Émery, p. 904) ; traduction légèrement retouchée.

très important dans la vie commune : savoir dialoguer, partager ce qui nous tient le plus à cœur, ce qui constitue notre vie la plus profonde, la plus intime ; nos soucis, nos angoisses, nos joies...

Enfin, la vie communautaire est un lieu privilégié pour l'épanouissement de l'amitié. Bernard en a parlé longuement, entre autres dans la complainte pour la mort de Gérard, qui était à la fois son frère par le sang et l'économiste de Clairvaux, mais qu'il présente comme ayant été surtout son ami. Écoutons-le :

Mon corps était malade, lui me soutenait ; mon cœur était craintif, lui me réconfortait ; j'étais paresseux et négligent, lui me stimulait ; imprévoyant et oublieux, lui me réveillait⁴⁷ [...] Mon âme s'était attachée à la sienne ; et elles n'en faisaient plus qu'une, non par le lien du sang, mais par l'accord des esprits. Certes, la parenté charnelle n'était pas absente ; mais c'étaient surtout l'affinité spirituelle, l'accord de nos âmes, la conformité des mœurs qui nous unissaient⁴⁸ [...] Oui, il est humain et nécessaire d'éprouver des sentiments envers ceux qu'on aime : de la joie en leur présence ; de la tristesse en leur absence. La vie en communauté n'est pas chose indifférente, surtout entre amis. La peur de la séparation et la douleur de ceux qui sont séparés révèlent bien ce que l'amour réciproque avait réalisé en eux, quand ils vivaient ensemble⁴⁹.

Cette page révèle la profonde humanité de Bernard : c'était un homme très sensible, affectif, un homme de cœur. A ce propos, il convient d'évoquer brièvement l'attachement qui liait le père abbé à sa communauté. Parmi les nombreux textes qu'on pourrait citer, j'en choisis un qui me paraît particulièrement significatif. Bernard venait d'être élu archevêque de Reims, et le roi de France lui-même, Louis VII, n'était pas étranger à ce choix. Dans une lettre au roi, Bernard lui explique pourquoi il ne peut pas accepter. Or, la raison principale qu'il donne, c'est le lien puissant qui l'unit à sa communauté.

Me voici avec mes enfants que Dieu m'a donnés, écrit-il au roi. Bien que pécheurs, nous sommes ici pour prier pour votre royaume et pour votre personne. Si vous nous séparez, ce qui serait pénible et cruel, vous nous poussez non à prier mais à pleurer⁵⁰.

Cet aveu nous découvre les sentiments les plus profonds de Bernard. En acceptant l'épiscopat, il aurait eu l'impression de trahir la confiance de ses frères, auxquels il se sentait et se voulait indissolublement lié.

47. *SCt* 26, 4 (*SC* 431, p. 285).

48. *SCt* 26, 9 (*SC* 431, p. 301).

49. *SCt* 26, 10 (*SC* 431, p. 303).

50. *Ep* 449 (*SBO* VIII, p. 426 ; trad. personnelle).

La vie communautaire, selon Bernard, est essentiellement un mystère de grâce, de charité, et non d'abord une question d'organisation. Dans ses *Sermons pour la dédicace de l'église* de Clairvaux, il montre que c'est une même charité reçue de Dieu et du Christ qui lie les frères les uns aux autres⁵¹. Cette communion, qui commence ici-bas, s'accomplira dans la communauté enfin parfaitement soudée que sera la Jérusalem céleste⁵² : il aime insister sur cette idée que la vie commune qu'on mène au monastère prépare, annonce et inaugure déjà celle qu'on mènera dans « la cité du grand Roi⁵³ ».

Certes, on n'atteint pas ce but sans effort ; ici-bas, comme je l'ai déjà dit, la vie commune est d'abord une école de patience : « Tu vivras de manière communautaire si tu t'efforces d'aimer et d'être aimé, de te montrer amical et affable, et de supporter non seulement avec patience mais de bon cœur les faiblesses aussi bien physiques que morales de tes frères⁵⁴. » Mais cette ascèse est aussi source d'une grande joie, sur laquelle Bernard ne cesse pas non plus de revenir ; elle introduit dans l'existence « la douceur et la grâce de la vie en commun⁵⁵ ». Bernard compare au figuier, cet arbre aux fruits si doux, le moine qui, dit-il, « se conduit parmi nous en esprit d'union et de communion, et non seulement vit sans reproche parmi les frères, mais se montre aussi disponible à tous avec beaucoup d'amabilité dans tous les services de la charité⁵⁶ ».

Tel était le moine Humbert, déjà évoqué : « C'est la grâce de la mansuétude qu'il avait tout particulièrement obtenue. Ainsi se montrait-il à tous aimable et affable, car, effectivement, il était très aimable⁵⁷. » Cette charité partagée fait du cloître un avant-goût du paradis⁵⁸.

Conclusion : mourir à Clairvaux⁵⁹ !

Tels sont les principes et les critères, inspirés par la Parole de Dieu et par la règle de saint Benoît, que Bernard a mis en œuvre dans l'exercice de son ministère abbatial pour que Clairvaux devienne une

51. *Ded* 1, 7 (Émery, p. 816).

52. *Ded* 2, 4 (Émery, p. 819).

53. *Ded* 5, 10 (Émery, p. 837).

54. *PP* 1, 4 (Émery, p. 592).

55. *NatV* 5, 6 (Émery, p. 110).

56. *SCt* 60, 9 (*SC* 472, p. 239).

57. *Humb* 2 (Émery, p. 902).

58. *Claustralis paradisus* : *Sent* III, 91 (*SBO* VI-2, p. 140, l. 19).

59. J'emprunte le titre de ce paragraphe conclusif à un célèbre article de A. DIMIER, « Mourir à Clairvaux ! », *Collectanea Ordinis Cisterciensium reformatorem* 17 (1955/4), p. 272-285, dont je tire aussi quelques renseignements historiques.

véritable « école d'amour », *schola caritatis*. A-t-il réussi dans son entreprise ? La vie communautaire qu'on menait à l'abbaye de Bernard correspondait-elle à l'idéal qu'il proposait et prêchait par sa parole et son exemple ? Et dans quelle mesure ? Tout en sachant qu'il y a toujours un décalage entre l'idéal et la réalité, je pense que deux indices très probants permettent de répondre par l'affirmative aux questions ici posées.

D'une part, comme j'ai déjà eu l'occasion de le rappeler, l'afflux impressionnant de recrues à Clairvaux dans la première moitié du XII^e siècle ne peut s'expliquer autrement que par le charisme personnel de Bernard et le rayonnement de sa communauté, laquelle passait pour une des plus ferventes qui eussent jamais existé. La qualité et l'authenticité évangéliques de la vie monastique qu'on y menait attireraient les vocations. Clairvaux était un lieu où il faisait bon vivre.

D'autre part, il y a un deuxième indice, moins remarqué peut-être, mais tout aussi significatif, qui confirme l'attrait exercé par le monastère de Bernard sur les esprits : c'est à Clairvaux, et non ailleurs, qu'on souhaitait pouvoir mourir. Les sources documentaires à notre disposition mettent ce point en relief. Bien des moines que Bernard avait formés dans son abbaye, et qui étaient des personnes d'une grande valeur humaine et spirituelle, furent ensuite envoyés en mission dans toute la chrétienté, pour répondre aux besoins de l'Ordre cistercien ou de l'Église. Plusieurs d'entre eux devinrent abbés et même évêques. Or, ces anciens moines claravalliens gardaient toujours au cœur la nostalgie du lieu qui les avait vus naître à la vie religieuse. Je vais citer un témoignage qui me paraît particulièrement émouvant et significatif, vu le haut personnage qui en est l'auteur. Il s'agit de Bernardo Paganelli, moine de Clairvaux que saint Bernard avait envoyé, avec un groupe de frères, à la fondation de Saint-Sauveur en Sabine⁶⁰, pas loin de Rome, et qui devait devenir ensuite le premier pape cistercien, le bienheureux Eugène III. Dans une lettre adressée à son ancien père abbé et homonyme, Bernard de Clairvaux, Paganelli écrit ceci :

Je ne comprenais pas assez, quand j'étais à Clairvaux, que je me trouvais dans le lieu de mon bonheur, au milieu des arbres du paradis ; et c'est pourquoi je n'ai tenu aucun compte de cette terre si désirable⁶¹.

60. Ce groupe de moines claravalliens fut transféré quelques mois plus tard à l'abbaye de Tre Fontane par le pape Innocent II, qui mit l'abbé de Clairvaux devant le fait accompli : cf. GEOFFROY D'AUXERRE, *Vita prima*, livre III, 24, CCM 89 B, p. 150. À ce sujet, on peut voir les notes de F. Gastaldelli dans SAN BERNARDO, *Lettere*, Opere di San Bernardo, t. VI/1, p. 762-763, note 1 ; t. VI/2, p. 377, note 1 et p. 610, note 1 (Milan 1986 et 1987).

61. *Inter bernardinas epistolas* 344, PL 182, 549 AB (trad. personnelle).

Ainsi, il arriva que plusieurs de ces anciens novices de Bernard devenus abbés ou évêques, après s'être honorablement acquittés de leur tâche pendant un bon nombre d'années, se démirent de leur charge pour regagner le monastère de leur jeunesse, retrouver la communauté où ils avaient goûté le bonheur de vivre ensemble et reposer enfin dans le cimetière de l'abbaye au milieu de leurs frères, avec leur abbé bien-aimé. Beaucoup de noms pourraient être cités : Geoffroy de la Roche-Vanneau, abbé de Fontenay, puis évêque de Langres ; Raynaud, abbé de Foigny ; Humbert, abbé d'Igny ; Thibaud, abbé de Fontaines-les-Blanches, puis de Châtillon ; Alain, évêque d'Auxerre ; Geoffroy, quatrième successeur de Bernard comme abbé de Clairvaux, puis abbé de Fossanova et ensuite d'Hautecombe ; Gérard, abbé d'Alvastra en Suède...

Ces hommes savaient pertinemment que la communauté fraternelle, qu'ils avaient essayé de construire à Clairvaux, n'était qu'une image très imparfaite de la communion des saints, telle qu'ils espéraient pouvoir la vivre après leur mort, dans la Jérusalem céleste. Bernard lui-même avait admirablement exprimé cette idée dans ses *Sermons pour la dédicace de l'église*⁶². Pourtant, ils désirèrent ardemment que leurs restes mortels, eux aussi, fussent réunis ici-bas pour reposer ensemble autour de leur père abbé, dans l'attente de la résurrection finale.

Ce n'est pas dit dans les textes, mais il est permis de penser qu'en retrouvant, après tant d'années d'absence, leur claire vallée pour y mourir, ce Clairvaux qui avait été le berceau de leur vie monastique, ils sentirent monter de leur cœur à leurs lèvres les paroles que Saint-Exupéry écrira, bien des siècles plus tard, à la fin de son *Petit prince* : « Ça c'est, pour moi, le plus beau paysage du monde⁶³. »

Abbaye N.-D. de Tamié
F – 73200 PLANCHERINE

Raffaele FASSETTA, ocs

62. *Ded* 1, 6-7 ; 2, 4 (Émery, p. 815-816 ; p. 819-820).

63. A. DE SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*, dans *Œuvres (Bibliothèque de la Pléiade)*, Paris, Gallimard, 1967, p. 497.